Ami du Clergé du 1er août 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXI. L'instruction religieuse : *Réflexions sur quelques moyens de faciliter la foi*, 465.
Pour la fête de l'Assomption. — I. La mort et l'assomption de Marie, 469. — II. Les gloires de Marie, 473.
Panégyrique de S. Roch. — Le modèle du pèlerin, 476.
Cinq minutes d'Evangile. — XLI. *13e Dim. après la Pentecôte :* Les ravages du péché grave, 478.
En lisant. — La conversion de la comédienne, 479.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXI

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

Réflexions sur quelques moyens de faciliter la foi

Pascent vos scientia et doctrina.
Ils vous nourriront de science et de doctrine. (Jér., III, 15).

Il est particulièrement difficile de donner la foi à nos contemporains. La raison en est dans les conclusions excessives qu'ils se plaisent souvent à tirer des progrès de la science moderne. Ces progrès leur font croire que l'esprit humain jouit d'une indépendance et d'une toute-puissance absolues. Il y a là un illogisme flagrant. Car les découvertes (dont il sont si fiers) se sont réalisées dans le monde matériel et n'en sont point sorties. Elles n'ont rien changé ni aux réalités divines, ni aux lois du monde moral, ni aux fins dernières de l'homme. Ces choses-là sont, après nos inventions, ce qu'elles étaient auparavant, et elles le seront à jamais. La religion, dont elles sont le principe et la raison d'être, conserve donc son existence et son intégrité. Dans ces conditions, notre besoin d'instruction religieuse et sa nécessité pour nous restent toujours les mêmes.

Nous, catéchistes ou prédicateurs, nous devons expliquer et faire comprendre à nos auditeurs cette vérité capitale. Après quoi, nous pourrons reprendre la série habituelle de nos leçons.

On distingue deux moyens principaux de conduire l'homme à la vérité : *l'enseignement* qu'on lui donne, et *l'expérience* qu'on lui fait faire. Ces deux moyens peuvent nous servir à donner la foi. Mais leur emploi me semble appeler aujourd'hui quelques remarques importantes. Ces remarques rempliront l'entretien qui commence. Je les rattacherai aux deux chefs que je viens de nommer : les unes se rapporteront à *l'enseignement* religieux et les autres à *l'expérience* religieuse.

I

En face des difficultés auxquelles se heurte, en ce moment, l'apostolat catéchistique, celui qui l'exerce doit, non pas se taire, mais insister. Sur quels points et comment insistera-t-il ? Ici commencent mes réflexions.

I. — Premièrement, il déploiera tous ses efforts *pour inspirer à ses auditeurs une sincère résolution de suivre ses leçons.* Aujourd'hui, on ne fréquente plus guère les cours de religion par ordre et en vertu d'une consigne impérative, mais sous l'action d'un attrait personnel. Cet attrait, le prêtre doit l'inspirer et le faire durer. Pour y réussir, il travaillera d'abord à donner aux personnes qui l'écoutent une haute idée de Dieu dont il doit leur parler. Il le leur présentera comme un être infiniment parfait, créateur et souverain maître de toutes choses, arbitre suprême de nos destinées. Il reviendra souvent sur ces grandes vérités, de manière à exciter dans les cœurs une ardente curiosité de bien connaître Dieu. Il n'a ici qu'une chose à craindre : c'est que sa parole soit toujours trop au-dessous de son sujet. Il préparera donc avec soin tout ce qu'il voudra dire de Dieu. Ensuite, il lui sera avantageux de rendre sympathique son action personnelle. Ce ne sera point par vanité ni dans le but de se faire valoir, mais afin d'assurer le succès de son apostolat. Ainsi il s'associera largement à l'amour de Dieu pour les âmes auprès desquelles il exerce son ministère ; il leur parlera toujours avec bonté ; il s'accommodera aux infirmités intellectuelles des plus faibles et des moins instruits ; enfin il fera estimer et aimer ses leçons. Tout cela peut s'accomplir sans compromettre ni sa dignité ni son autorité. Sa dignité : il la conservera sans défaillance. Son autorité : il n'en peut rien sacrifier. Elles sont, l'une et l'autre, nécessaires à qui donne l'instruction religieuse. Et souvent aussi elles plaisent aux élèves. Les Juifs affectionnaient les discours de Jésus-Christ, parce qu'il parlait avec autorité [1]. Les chrétiens font volontiers comme eux. Ils aiment une parole où se reproduisent la majesté, la puissance d'affirmation, enfin l'autorité de Celui qui a le mieux représenté Dieu parmi les hommes.

II. — Ma seconde réflexion visera la matière de l'enseignement. Elle appellera l'attention sur la nécessité où sont les maîtres qui le donnent *de l'adapter aux besoins de leurs disciples.* Pour effectuer cette adaptation, il leur faudra se mettre et se tenir au courant des erreurs répandues au sein de leurs populations par les livres de l'école ou de la bibliothèque municipale, par les journaux irréligieux, même par les tribuns de cabaret. Ces erreurs faussent souvent et profondément l'esprit public. Aussi, les fidèles ont-ils besoin d'en entendre une réfutation aussi décisive que possible.

Ceci s'applique surtout aux erreurs dirigées contre l'ensemble de la doctrine chrétienne et qui contredisent à la fois tous les articles du Symbole.

Je ne puis pas signaler, dans un seul entretien, toutes ces erreurs. J'en rappellerai seulement deux, dont l'importance ne peut pas être contestée.

[1] *Admirabantur turbæ... ; erat enim docens eos sicut potestatem habens.* (Matth., VII, 29).

1. La première a pour objet le *miracle*.

Bien que, par nature, Dieu fasse partie du monde invisible, il possède plusieurs moyens de se révéler aux hommes par des manifestations sensibles. La plus efficace de ces manifestations consiste dans le *miracle*. Et, par ce mot, je désigne tout phénomène qui dépasse les forces naturelles : prodiges, prophéties, révélations, et autres faits de même sorte. La puissance du miracle lui vient précisément de ce qu'il va contre les lois de la nature et, par suite, n'est possible qu'à la puissance divine. Dieu peut se servir, pour l'accomplir, des anges ou des hommes ; mais les uns et les autres n'y prennent part qu'en qualité d'instruments. Aussi a-t-on toujours, et c'est justice, regardé le miracle comme équivalent à une parole divine.

Personne n'ignore quel rôle capital a joué le miracle dans l'établissement du christianisme. Il l'a implanté parmi les Juifs sous sa forme provisoire d'Ancien Testament, puis parmi les chrétiens sous sa forme définitive de Nouveau Testament. On peut dire qu'à ces deux dates, Moïse d'abord, puis Jésus-Christ ont ébranlé le monde entier par le nombre et l'éclat de leurs miracles. Quand les Apôtres ont prêché l'Evangile, Dieu s'est encore servi du miracle pour « collaborer à leurs travaux et confirmer leur enseignement [1]. »

A vrai dire, le miracle n'a jamais cessé de se reproduire dans l'Eglise. Aujourd'hui, l'universelle diffusion du Catholicisme lui permet de se faire plus rare. Cependant, chaque siècle et chaque pays ont les leurs. Voyez comme les murs de nos grands sanctuaires disparaissent sous les *ex-votos* accumulés ! Ne savez-vous pas que les saints du ciel et ceux de la terre obtiennent à l'envi toutes sortes de prodiges ? Au surplus et à certains point de vue, tout saint et particulièremeni tout martyr n'est-il pas un véritable miracle ? Et n'en faut-il pas dire autant de la conversion humainement inexplicable de tant de sectaires forcenés, du châtiment terrible infligé dès la vie présente à tant de persécuteurs qui semblaient tout-puissants, de la survivance de l'Eglise à tant d'ennemis qui avaient annoncé sa mort comme inévitable et prochaine ? Oui, le miracle revient à toutes les époques, pour encourager successivement toutes les générations chrétiennes.

Or, l'incrédulité actuelle s'acharne contre le miracle. Elle affecte de dire qu'il n'est pas possible, et que, s'il était possible, on ne pourrait le discerner. Elle refuse même de l'étudier, quand elle le rencontre ; et, parce que le divin auteur des miracles appartient au monde des êtres invisibles, elle prétend que son étude ne peut avoir aucun caractère scientifique. A force de rééditer ces mensonges, elle a répandu parmi nos contemporains une mésestime et une défiance absolument injustifiées du miracle. De là le peu d'influence dont jouissent parmi nous les miracles anciens les mieux garantis et qui, pourtant, gardent éternellement leur valeur démonstrative. De là l'hésitation si commune chez les chrétiens à parler des miracles nouveaux, quand ils devraient en triompher comme d'une éclatante confirmation de leurs croyances. De là enfin, l'indifférence avec laquelle les témoins même des miracles les voient s'accomplir. Ils les constatent sans en faire sortir aucune conclusion soit dogmatique, soit morale. C'est une rareté qu'ils se convertissent, même après les avoir personnellement contrôlés...

Il appartient aux maîtres d'instruction religieuse de redresser, sur ce point, quand il y a lieu, la mentalité de leurs élèves. Faites valoir l'autorité décisive du miracle. Affirmez et démontrez la réalité des faits historiques miraculeux attestés par des textes dignes de foi. Traitez avec le respect qu'ils méritent les miracles contemporains dûment constatés. Expliquez enfin la doctrine du miracle telle que l'a définie le Concile du Vatican [1]. — Quant au refus d'étudier les faits présumés miraculeux, vous l'aurez justement flétri, quand vous l'aurez présenté comme un procédé inepte, comme un parti-pris odieux, comme une manière de se dérober indigne de tout homme loyal et ami de la vérité. Tout fait sérieusement constaté, que ce soit ou non un prodige, mérite d'être étudié. Et personne ne peut faire un usage plus légitime et plus scientifique de sa raison que d'en rechercher l'origine, d'en mesurer la portée, d'en tirer les conséquences.

2. La seconde erreur que je veux signaler se rattache à la théorie si fameuse et si chère aux impies de *l'évolution*.

Voici en quoi elle consiste.

Elle part de ce principe faux que les espèces d'êtres les plus parfaits sont dérivées des espèces les moins parfaites par une lente et longue évolution. Cette théorie a joui, parmi certains savants, d'un crédit qui n'a pas duré longtemps. Aujourd'hui, elle se réduit à des proportions beaucoup moins vastes. On croit communément que l'évolution se borne, quand une culture intelligente et continue se joint au jeu des forces naturelles, à perfectionner certains détails dans les êtres qui en sont l'objet, mais ne réussit point à les sortir de leur espèce respective pour les élever à une espèce supérieure. Ainsi, on pourra faire produire à un arbre de plus beaux fruits ; mais jamais on ne le fera changer d'espèce ni porter les fruits d'une espèce autre que la sienne.

Or, il s'est trouvé des hommes assez imbus de ces erreurs grossières pour les introduire dans le monde des vérités religieuses et des lois morales. A leur sens, la religion évoluerait comme toute autre chose, mais ses phases successives ne pourraient durer qu'un temps. Le Christianisme a été, ajoutent-ils, une de ces phases passagères, mais son heure est finie : il va être remplacé par des croyances et des lois plus parfaites. Cela signifie, sans doute, qu'elles seront plus indulgentes aux faiblesses et aux passions humaines...

[1] *Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis.* (Marc, XVI, 20).

[1] Constitution *De fide catholica*, can. 3 et 4 *de fide*.

Il ne faut pas laisser passer, sans les combattre énergiquement, ces prétentions insensées. C'est l'évidence même que, dans le domaine de l'absolu, ce qui est un jour vrai ou faux l'est toujours ; comme aussi ce qui est un jour bien ou mal l'est toujours. Si, par exemple, il est vrai que Dieu existe, ce sera toujours vrai. S'il est vrai que Jésus-Christ est Dieu, ce sera toujours vrai. S'il est bien d'obéir aux parents, ce sera toujours bien. S'il est mal de voler, ce sera toujours mal. Personne au monde ne peut changer quoi que ce soit aux vérités de cette nature. Ce sont des vérités éternelles qui, au surplus, découlent de la nature de Dieu et de l'homme. Elles ne peuvent donc pas évoluer plus que ces deux natures, lesquelles n'évoluent point du tout. Enfin, à quoi bon adopter ces théories, si Dieu ne les adopte pas, et s'il doit toujours nous juger suivant ses enseignements, au lieu de nous juger suivant nos rêveries ?

On voit, par ces exemples, combien il importe à des prêtres chargés de l'instruction religieuse de suivre du regard l'action de nos ennemis parmi leurs concitoyens. C'est pour eux le vrai moyen d'adapter exactement leurs leçons aux besoins de leur troupeau.

III. — Une réflexion encore. Elle aura pour objet le parti à tirer, pour donner la foi, de ce que j'appellerai *l'autorité humaine de l'Eglise.*

L'Eglise ne se prévaut guère, dans son apostolat, que de la mission dont Notre-Seigneur l'a investie quand il l'a chargée de prêcher l'Evangile à toutes les nations. Cette mission constitue, en effet, la source de son droit d'enseigner et la raison d'être des pouvoirs dont elle jouit quand elle en use. Ses ministres doivent faire comme elle. Ils possèdent et peuvent revendiquer le même droit et les mêmes pouvoirs. Cependant, après les vingt siècles bientôt révolus qu'elle a passés dans l'exercice de son magistère et dans l'étude approfondie des vérités qu'elle annonce, l'Eglise s'est assuré une autorité *humaine* qui peut venir, dans ses leçons, à l'appui de son autorité *divine*, et dont les maîtres d'instruction religieuse ont, si je ne me trompe, le droit absolu de réclamer le bénéfice. Je m'explique.

Laissez-moi, d'abord, jeter un coup d'œil sur l'histoire.

Le Christianisme, bien que prêché par de pauvres pêcheurs, est devenu, dès ses débuts, une religion de savants. Les premières prédications de S. Pierre, à Jérusalem, lui amenèrent un grand nombre de prêtres juifs, hommes d'esprit cultivé et habitué à l'étude critique des Ecritures [1]. Bientôt, les Sages du paganisme allaient se joindre à eux. L'attente du Sauveur promis, si générale et si vive au temps de Jésus-Christ, emportait avec elle l'attente d'une religion nouvelle. Il s'en suivait, chez les amis de la vérité, un désir ardent de connaître toute doctrine qui venait au jour. C'est pourquoi, partout où passait l'un des Apôtres du Sauveur, semant à pleines mains l'Evangile et multipliant les miracles, il était aussitôt entouré. Et chacun lui disait, comme à S. Paul les membres de l'Aréopage : « Nous voulons savoir quelles sont vos doctrines [1]. » Et quand l'Apôtre avait parlé, les hommes de bonne foi, surtout s'ils avaient en vain cherché la vérité auprès des philosophes païens, séduits par la sublimité des dogmes, la pureté de la morale, la sainteté du culte, venaient aussitôt à l'Eglise. Trois siècles durant, les grandes persécutions comprimèrent, d'un bout à l'autre du monde, cet admirable mouvement de conversions. Elles ne l'empêchèrent cependant point de faire entrer dans le troupeau du Christ un ensemble très important des plus belles intelligences de l'époque. Tels S. Denys l'Aréopagite, S. Justin, Athénagore, Tertullien, S. Irénée, S. Cyprien. Ainsi fleurirent encore, sous le glaive des persécuteurs, les fameuses écoles catholiques d'Alexandrie, de Carthage, de Rome et des Gaules. Partout aussi les églises se donnaient des pasteurs renommés pour leur savoir et leurs vertus. Quand l'histoire met en scène ces pontifes des premiers âges, on a l'impression qu'ils se sont préparés à leur ministère, comme S. Paul le prescrivait, par la lecture et l'étude de la doctrine : *Attende lectioni et doctrinæ.* (I Tim., IV, 13).

L'Eglise est toujours restée savante, comme elle l'avait été dès l'origine ; mais elle l'est devenue plus encore, lorsqu'elle eut conquis la liberté. Personne n'ignore que les IVe, Ve et VIe siècles furent l'âge d'or scientifique et littéraire, soit de l'Eglise grecque, soit de l'Eglise latine. — Quand les barbares envahirent l'Empire romain, l'Eglise se fit à la fois leur institutrice et leur catéchiste. Ses monastères, qui furent très nombreux, s'ouvrirent comme autant d'asiles bienveillants et dévoués pour abriter, conserver, étudier les chefs-d'œuvre laissés par les siècles antérieurs.

Voici venir le moyen âge. Cette longue période a vu la doctrine catholique établir, puis exercer son empire sur le monde civilisé presque entier. C'est le temps des Croisades. C'est le temps des admirables églises gothiques. C'est le temps des grandes Universités à l'esprit profondément religieux, dont les maîtres étudièrent tous nos dogmes dans d'innombrables et savants écrits, et dont les élèves sont allés partout redire les enseignements et reproduire les vertus qui avaient charmé leur jeunesse.

L'ère moderne donne naissance au Protestantisme. Il y avait là une redoutable contradiction. Que de pertes elle a causées à l'Eglise. Mais elle a surexcité le zèle des docteurs catholiques. Ils ont, sous l'impulsion et la direction du Concile de Trente, vérifié et démontré une fois de plus la vérité de leurs croyances. Ils ont ainsi préparé nos gloires des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Jamais l'Eglise n'a été aussi féconde en philosophes, en historiens, en orateurs, en écrivains, en hommes

[1] *Multa turba sacerdotum obediebat fidei.* (Act VI, 7).

[1] *Possumus scire quæ est hæc nova doctrina ?... Volumus scire.* (Act. XVII, 19-20).

de science et de génie, que depuis l'éclosion de l'hérésie luthérienne.

Je tiens à peine compte des attaques de Voltaire et de ses amis. Ils les ont presque tous désavouées, soit en des écrits postérieurs, soit en revenant ostensiblement aux pratiques religieuses avant de quitter ce monde.

Un dernier trait vous dira quelle est aujourd'hui l'opinion générale des savants, non seulement dans le monde ecclésiastique, mais dans le monde laïque et profane, sur la doctrine catholique.

En 1908, le professeur protestant Dennert a fait une enquête dont il résulte que, sur les trois cents principaux savants des trois derniers siècles, deux cent quarante-deux ont été des croyants convaincus [1].

En 1924, un prêtre catholique a étudié l'attitude des cent cinquante savants les plus fameux du dix-neuvième siècle à l'égard des croyances en Dieu, en l'âme humaine, en la vie future. Les renseignements lui ont manqué pour douze d'entre eux. Sur les cent trente-huit autres, huit lui ont paru être des *indifferents,* cinq des incrédules et cent vingt-cinq de vrais chrétiens [2].

Enfin, le journal *Le Figaro,* a fait, en France, du 2 au 25 mai 1926, une nouvelle enquête ; et cela parmi les membres de l'Académie des Sciences, sur cette question : La science est-elle opposée au sentiment religieux ? Sur les quatre-vingt-huit membres de l'Académie, quinze n'ont pas répondu. Douze ont émis ensemble cette opinion que « la science n'est ni favorable ni opposée à l'idée religieuse. » Quatorze ont déclaré que « la science enseigne à être modeste et à respecter les opinions d'autrui. » C'est à peine si deux ou trois ont parlé en ennemis de la religion. Beaucoup ont fait remarquer : d'une part, qu'il y a de nombreux croyants parmi les savants ; et, d'autre part, que l'étude des sciences, en mettant souvent l'esprit humain en face de l'infini, lui facilite la foi aux mystères enseignés par la théologie catholique [3].

Ceci posé, calculez, si vous le pouvez, quel chiffre doit atteindre le nombre des savants catholiques, soit ecclésiastiques, soit laïques, depuis l'établissement de l'Eglise, c'est-à-dire depuis cent générations et dans toute la terre ! Songez que ces innombrables intelligences d'élite ont successivement, avec soin et sous les aspects les plus variés, étudié nos croyances, notre morale, nos pratiques cultuelles, et les ont estimées dignes de leur adhésion ; qu'elles ont scruté les raisons d'y croire, et les ont trouvées décisives ; qu'elles ont discuté les objections de nos ennemis, et en ont reconnu la vanité. Rappelez-vous qu'elles ont eu assez de foi, non seulement pour professer nos doctrines, mais pour se soumettre aux lois et souvent même aux conseils de l'Evangile dans les Ordres religieux les plus sévères, et que beaucoup ont scellé de leur sang cet Evangile par de douloureux martyres. Observez enfin que ces légions d'hommes instruits ont toujours eu, sur tous les points de doctrine quelque peu importants, des convictions uniformes. Puis, dites si au point de vue purement humain, il existe une autorité aussi considérable ! Vous ne trouverez nulle part ni Académie, ni Université, ni assemblée d'hommes savants, comparables à celle-là.

Voilà, je pense, un fait bien capable de préparer, de faciliter, de confirmer la foi. Pourquoi ne le ferions-nous pas valoir ? Ce serait renoncer à un argument fort impressionnant, et qu'il n'est pas permis de négliger.

II

Je voudrais maintenant faire appel à l'*expérience* même *de la vie chrétienne* et rappeler comment, loin d'éloigner de la foi, elle l'avive et l'encourage — d'abord chez ceux qui font personnellement cette expérience ; — puis, chez ceux-là mêmes qui en sont simplement les témoins.

I. — Plus un homme partage et pratique les croyances chrétiennes, plus il s'y attache. Suivez du regard ce jeune homme, cette jeune fille, dont l'esprit s'est laissé convaincre et dont le cœur s'est laissé toucher par une bonne et solide instruction religieuse ! S'ils continuent à utiliser nos moyens de persévérance ; s'ils ont assez d'énergie pour résister aux scandales du monde ; s'ils savent tenir sous le joug leurs instincts et leurs passions, vous les verrez grandir de jour en jour dans l'estime et l'amour de leur religion. Ils attribuent à leur foi et aux grâces qu'elle leur mérite toutes leurs victoires, toutes leurs vertus, toutes leurs joies spirituelles, toutes leurs espérances. Et, par là, cette foi, avec toutes les pratiques qu'elle inspire, leur devient très chère. — Qu'ils fassent encore de nouveaux progrès, alors, ils entreront en relation intime avec Dieu et bientôt en viendront à partager sa vie. Ils s'inspireront de son esprit, s'associeront à ses affections, adopteront ses intérêts. Peut-être même recevront-ils ses confidences. Ils s'élèveront ainsi à une connaissance quasi expérimentale des choses divines. Ce sera comme s'ils avaient vu, entendu, touché, goûté Dieu. Et chacun d'eux pourra redire de lui-même ce que S. Ignace de Loyola disait après son séjour à Manrèse : « Si les Ecritures n'existaient pas, l'expérience que j'ai faite suffirait pour m'amener à offrir ma vie en témoignage des croyances chrétiennes [1]. »

Si donc vous formez vos élèves à la pratique de leurs devoirs et aux saintes observances d'une tendre piété, la foi leur deviendra facile. Ils aimeront les vertus qu'elle commande ou conseille. Ils s'attacheront à la vie chrétienne par toutes les fibres de leur cœur... Vous aurez là des croyants convaincus et capables du plus fructueux apostolat.

II. — C'est que l'expérience dont je parle augmente aussi et même donne la foi à ceux qui en

[1] Dennert, *Die Religion der Natur-forschre,* 7e éd.
[2] Le chanoine Duplessis, *Documentation catholique* des 12-19 janvier 1924.
[3] Robert de Flers, *Le sentiment religieux et la science. Enquête.* (Edit. *Spes).*

[1] S. Ignace de Loyola, *Office de sa fête,* 4e leçon.

sont les témoins. Je me rappelle, à ce propos, un exemple qui, si on ne l'avait point caché sous la conspiration du silence, aurait exercé sur nos concitoyens, il y a cinquante ans, une influence considérable.

Durant la seconde moitié du dernier siècle, a vécu un philosophe matérialiste célèbre, mais fanatique. Il s'appelait Littré. Cet homme n'avait aucune religion et n'était même pas baptisé. Un jour, l'Académie française l'appela à siéger dans son sein. Mgr Dupanloup, l'illustre évêque d'Orléans, déjà membre de l'Académie, fut tellement indigné de cette élection, qu'il donna aussitôt et bruyamment sa démission.

Or, M. Littré avait épousé une femme très pieuse. Il leur naquit une fille. Ce jour-là, le père de l'enfant dit à la mère : « Puisque c'est une fille, je vous abandonne son éducation, mais j'y mets une condition : c'est que, quand notre fille achèvera sa quinzième année, vous me l'amènerez dans mon cabinet, afin que je lui expose mes idées. Après quoi, elle choisira... » Mme Littré accepta la condition.

Quinze ans s'écoulèrent, pendant lesquels la pieuse mère cultiva de son mieux l'âme de sa fille. Quand celle-ci eût atteint l'âge de raison, son père se mit à l'observer avec attention. Il en fut jeté dans l'admiration. C'était rare qu'il la prit en défaut. Elle pratiquait habituellement une perfection morale où s'exerçait avec éclat l'empire de l'esprit sur la chair, sur ses appétits et ses instincts. Toutes les théories de Littré croulaient l'une après l'autre en face des vertus de sa fille. Quand elle acheva sa quinzième année, Sophie Littré était devenue l'une des jeunes personnes les plus accomplies du milieu qu'elle habitait.

Ce jour-là, Mme Littré se souvint des conventions faites avec son époux à la naissance de l'enfant. Elle la lui amena donc et, la laissant à la porte du cabinet de son mari, elle entra seule. Elle rappela à Littré la promesse faite de lui amener sa fille ce jour-là pour qu'il lui exposât ses idées. Le philosophe se leva, ému et bouleversé : « Non, non, dit-il à peu près. En élevant notre fille comme vous l'avez élevée, vous avez fait un miracle... Vous avez ébranlé violemment mes théories... Les idées de cette enfant valent mieux que les miennes... Je suis à me demander si je ne dois pas quitter les miennes, pour adopter les siennes. Remmenez Sophie et achevez en paix votre œuvre ! »

Quelque temps après, si je ne me trompe, Littré installait ou laissait installer, à la place d'honneur de son cabinet de travail, un grand Christ ; ce Christ fut, pour les amis et les disciples du philosophe, l'objet d'un grand scandale.

Bientôt, le fameux matérialiste fut frappé d'une maladie inexorable. Un certain jour, le temps manquant pour aller chercher un prêtre, il pria son épouse de le baptiser, en présence de sa fille et d'une religieuse. Elle le baptisa, en effet... Il mourait quelques instants après.

Voilà comment l'assistance à une expérience de vie chrétienne intense et pondérée, peut, à elle seule, donner la foi. S. Pierre avait déjà signalé, spécialement aux femmes et aux jeunes filles, ce moyen de convertir les hommes, quand il les avait exhortées à mettre sous leurs yeux le charme puissant d'une conduite sérieusement chrétienne. Par là, disait-il, « vous les gagnerez sans rien dire [1]. » Car si l'homme s'irrite souvent de ce qu'il entend quand on discute avec lui, il réfléchit volontiers dans le silence à ce qu'il voit. Et rien ne lui inspire de salutaires réflexions comme les vertus pacifiques des personnes auxquelles, en raison même de ces vertus, il doit son bonheur domestique.

* *

En terminant cet entretien, je prie Dieu de bénir les remarques qu'il contient et d'accorder à tout prêtre qui en tiendra compte la grâce de réussir à faire de ses élèves des croyants convaincus et fidèles à leurs croyances. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LA MORT ET L'ASSOMPTION DE MARIE

Mes frères,

L'Eglise solennise aujourd'hui et veut que nous célébrions avec elle les glorieux mystères qui couronnent à la fois la vie passagère de la Sainte Vierge sur la terre et ouvrent sa vie triomphante et immortelle du ciel. Ces mystères, bien que distincts en eux-mêmes, sont néanmoins si étroitement unis qu'il semble impossible de les disjoindre pour les célébrer séparément. C'est d'abord la douce et précieuse mort de la Vierge Marie, ensuite sa miraculeuse résurrection avant que son très saint corps ait connu les ignominies de la tombe ; c'est enfin sa solennelle intronisation dans le royaume de son divin Fils dont elle est constituée la Souveraine.

Dieu ayant voulu que la vie tout entière de Marie fût environnée d'ombre et de silence, nous ne devons pas nous étonner que les dernières années de son pèlerinage terrestre n'obtiennent pas même une rapide mention dans l'Evangile. Mais les premiers fidèles, pieux admirateurs de son angélique existence, en ont été aussi les véridiques historiens. Appuyée sur leur témoignage plusieurs fois séculaire, la croyance catholique affirme que Marie vécut presque durant tout un quart de siècle après l'Ascension de Jésus ; elle affirme que la mort trancha le fil de ses jours, comme si elle avait participé à la malédiction portée sur la tête de l'humanité pécheresse ; elle affirme que son âme, un instant séparée de son corps, ne tarda pas à en reprendre possession pour l'introduire avec elle au séjour des élus ; elle affirme enfin que Marie, associée au triomphe de Jésus dans le ciel comme elle le fut à ses ignominies sur

[1] *Ut sine verbo lucrifiant, considerantes castam conversationem vestram.* (I Petr., III, 1-2).

le Calvaire, trône au-dessus de tous les chœurs des anges et de toutes les hiérarchies des saints.

Prenant aujourd'hui comme sujet de notre entretien ces points incontestés de la croyance catholique, appliquons-nous à résumer les raisons qui les motivent et à recueillir les enseignements qui en découlent.

I

Et d'abord, pourquoi N.-S. Jésus-Christ a-t-il voulu que sa Mère lui survécût ici-bas ? Pourquoi a-t-il prolongé durant tant d'années son exil de la terre ? Ignorait-il que vivre loin de lui était pour le cœur de cette mère si aimante un insupportable martyre ? Avait-il oublié le mortel chagrin que lui avait causé autrefois sa courte disparition dans la ville de Jérusalem ? — Non sans doute et s'il n'eût suivi que l'impulsion de son cœur, il eût incontestablement épargné à sa Mère ce long et douloureux tourment. Mais puisqu'il n'a jamais pris pour mobile de sa vie sa satisfaction personnelle, il ne base pas non plus sa conduite à l'égard de ses serviteurs — ni même à l'égard de sa Mère — sur de semblables motifs. Sur le Calvaire, il n'a proclamé sa mission finie qu'après avoir acquis l'assurance que tous les vouloirs de son Père avaient été réalisés jusqu'au dernier *iota ;* aussi n'ouvre-t-il les portes de la vie éternelle qu'à ceux de ses serviteurs qui ont épuisé ici-bas leur tâche. Or, au jour de l'Ascension, Marie n'avait pas encore rempli tout le programme d'action que Dieu lui avait tracé. Une part, et non pas la moins rude ni la moins considérable, était à peine ébauchée et réclamait encore sa coopération.

Le Cénacle, où nous voyons les apôtres réunis dans l'attente du Saint-Esprit que le Maître leur a promis, est un berceau : le berceau de l'Eglise..., et, m. f., vous le savez, auprès d'un berceau, il faut la vigilante sollicitude d'une mère. A Marie qui, à Bethléem, a dirigé les premiers pas de Jésus enfant va incomber le soin de veiller encore sur les premiers jours de la société humainement si frêle fondée naguère par son Fils. Et c'est là une tâche nécessaire.

Aux Apôtres si faibles dans la foi, ne faut-il pas en effet le spectacle d'une âme qui a ignoré toujours les hésitations du doute et adhéré avec une spontanéité et une fermeté inébranlables aux mystères les plus incompréhensibles à l'humaine raison ?

Aux Apôtres si timides en face des Juifs, ne faut-il pas les encouragements de la femme héroïque que les prophètes ont saluée, plus terrible à l'adversaire qu'une armée rangée en bataille ? Ah ! que sonne l'heure de la persécution et Marie donnera aux fidèles groupés autour d'elle l'exemple du courage qui ignore les défaillances. Est-ce qu'elle a jamais tremblé devant les fureurs d'Hérode ? Est-ce qu'elle a frémi en présence de la haine frémissante des Juifs ? Est-ce qu'elle a défailli dans les horreurs du Calvaire ?

Aux Apôtres encore superficiellement initiés à la vie et à la doctrine de Jésus, et dont l'intelligence bornée et paresseuse ne saisit qu'imparfaitement les grands mystères qu'il leur a dévoilés, ne faut-il pas une doctrine capable de porter la lumière au sein de leurs ténèbres ? Ne faut-il pas leur répéter, syllabe par syllabe, les enseignements reçus sans doute... mais oubliés ou incompris ?

Or, m. f., qui a connu Jésus à l'égal de Marie ? N'est-elle pas le seul témoin et le seul garant de ses trente premières années ? L'Evangile nous dit qu'elle conservait dans son cœur toutes les paroles tombées des lèvres divines de son Fils ; il ajoute qu'elle les méditait dans le silence de Nazareth. Dans quel but les méditait-elle ? Pour s'en pénétrer elle-même ? Oui, sans doute, mais aussi pour les transmettre un jour à l'Eglise dans toute leur intégrité. Comme on voit, au pied d'une colline, un réservoir aux vastes proportions recueillir toute l'eau qui jaillit de la source et la répandre ensuite par mille canaux à travers la campagne où elle apporte la fertilité et la fraîcheur, ainsi Marie a pieusement écouté et retenu tous les enseignements de Jésus, afin de les communiquer aux Apôtres investis de la glorieuse mission de les disséminer à travers toutes les nations et le long de tous les siècles. Les Apôtres instruiront le monde, mais auparavant Marie instruira les Apôtres.

En outre, durant les premiers jours de la société chrétienne, n'est-il pas nécessaire d'incarner, — si je puis parler ainsi — dans un grand exemple toutes les vertus que Jésus exige de ses disciples, afin de les rendre plus saisissantes, plus aimables, et d'entraîner ainsi plus facilement les nouveaux convertis à les pratiquer ? Enfin, Marie demeurera au milieu des Apôtres, associée à leurs travaux et aussi à leurs persécutions, afin de fonder l'apostolat de la prière, incomparablement plus fécond que celui de la parole, apostolat dont Notre-Seigneur semble avoir fait l'apanage des femmes chrétiennes... votre lot spécial à vous, âmes pieuses qui, dans les jours mauvais que nous traversons, avez le courage de faire vôtre la protestation de fidélité de l'apôtre Pierre : « *Et si omnes... sed non ego.* » (Mc., XIV, 29).

Le ministère de la prière, en effet, est indissolublement joint à celui de la parole. Cette grande œuvre de la prédication évangélique réclame à la fois le concours du prêtre qui instruit et des auditeurs qui l'écoutent. L'apôtre S. Paul le rappelait, et avec insistance, aux premiers fidèles : « Mes frères, leur disait-il, priez afin que la parole de Dieu se propage à travers le monde. » Vous devez aussi prier afin que le Seigneur mette sur nos lèvres des paroles qui aillent au cœur des foules qui nous entendent. Tel fut l'apostolat de Marie. Donnez-nous la joie d'espérer que vous vous y associerez pleinement en notre faveur.

Mais bien que Marie fût tout à son devoir de mère des fidèles, comme elle avait été tout à son devoir de mère de Jésus, elle éprouvait dans son cœur un vide cruel, déchirant qui, chaque jour, se creusait plus profond et rendait sa douleur plus accablante. Sa grande âme était constamment agitée par ces deux sentiments contraires qui devaient torturer plus tard, quoique dans de moindres proportions, le cœur si magnanime de S. Paul : « Deux désirs opposés étreignent mon âme ; par le premier j'appelle la dissolution de mon corps afin d'être uni

au Christ, ce que je préfère de beaucoup ; par le second je me résigne à prolonger ma vie au milieu de vous, parce que ma présence vous est encore nécessaire » (Philip., I, 23).

Entre l'utilité des fidèles et son avantage personnel, Marie, appelée à se prononcer, redisait avec toute l'ardeur de son héroïque abnégation : « Je suis la servante du Seigneur... Qu'aujourd'hui comme dans le passé sa très sainte volonté s'accomplisse en moi et par moi ! »

Avec quelle brûlante ardeur, néanmoins, ne répétait-elle pas durant ses longues et extatiques oraisons, ces soupirs enflammés que David, son royal ancêtre, jetait autrefois vers le cœur de Dieu : « Comme le cerf altéré précipite sa course vers les eaux jaillissantes du fleuve, ainsi mon cœur s'élance vers vous, ô mon Dieu. Mon âme a soif de vous, ô Dieu vivant. Ah ! quand viendra le jour où je pourrai enfin stationner en votre sainte présence ? Les larmes ruissellent de mes yeux nuit et jour, tandis que j'entends des voix qui me demandent sans cesse : Votre Dieu, où est-il ? » (Ps. XLI, 1-3).

II

Le dernier jour de l'exil de Marie se lève enfin. Mais comment la mère de Jésus sortira-t-elle de la vie présente ? Préservée de la tache originelle, le sera-t-elle aussi de la mort qui en est le plus cruel châtiment ? Sera-t-elle mystérieusement transportée dans le paradis, comme le fut, aux jours anciens, le patriarche Hénoch « afin, dit S. Paul, qu'il ne connût pas les angoisses de la mort » (Hébr., XI, 5) ? Verra-t-on, comme au temps du prophète Elie, un char de feu descendre du ciel et l'emporter à travers l'espace, jusqu'au pied du trône de son Fils ? Enfin la mort, la mort froide, lugubre, dont la perspective nous fait frissonner jusqu'à l'intime de notre être, obtiendra-t-elle la permission de ne pas lever sa faux sur cette créature immaculée ?

Les saints Pères affirment que Marie, consultée par son divin Fils sur la manière dont elle désirait passer du temps à l'éternité, voulut suivre la voie marquée à toute créature humaine et demanda à mourir. Elle demanda à mourir. Pourquoi ? Afin d'être fidèle jusqu'au bout à cette vertu d'humilité qui lui avait valu, avec la maternité divine, les hommages de toutes les générations humaines.

Elle a demandé à mourir, afin d'acquérir un nouveau trait de ressemblance avec son divin Fils qui avait spontanément abandonné son âme aux coups de la mort.

Elle a demandé à mourir, afin, — pour me servir d'une expression de l'apôtre S. Paul — d'apporter à l'expiation de N.-S. Jésus-Christ le supplément qu'il attend et réclame de tous ses serviteurs. Elle voulait aussi connaître par son expérience personnelle, les angoisses de la dernière heure et nous donner l'assurance qu'elle comprendrait le cri de notre détresse quand nous lui dirions : Priez pour nous, pauvres pécheurs, à l'heure de notre mort.

Mais, m. f., qu'ai-je dit ? Est-ce que la mort de Marie sera comme la nôtre, assombrie par les terreurs et les déchirements de la dernière heure ? La verra-t-on pâlir et se troubler sur le seuil de l'éternité ? La verra-t-on humiliée, à l'entrée du royaume dont elle va devenir la Souveraine ? Ah ! non, sans doute, il n'en sera pas ainsi. Son trépas sera doux, paisible, radieux comme l'apparition de l'aurore sur notre horizon. Elle s'endormira entre les bras de Jésus, éternellement vivant dans les cieux, comme Jésus s'endormait entre ses bras, dans la pauvre demeure de Nazareth.

Vous m'objecterez peut-être : Comment connaîtra-t-elle alors par son expérience personnelle les angoisses de l'agonie et apprendra-t-elle à compatir à notre malheureux sort ? Mais n'avez-vous pas réfléchi, m. f., que Marie a mené sur la terre une vie mourante, que son agonie, commencée le jour où le vieillard Siméon lui prédit que le glaive de la douleur transpercerait son âme, s'est poursuivie sans interruption pendant plus de trente ans, a atteint son degré le plus aigu au Calvaire et a fait de cette innocente victime la Reine des martyrs ? Les angoisses de l'agonie, Marie ne les a-t-elle pas éprouvées au pied de la Croix ? Les déchirements de la séparation, ne les ressent-elle pas depuis l'Ascension de son divin Fils ? Ah ! reconnaissez que la mort a depuis longtemps exercé sur elle toutes ses rigueurs et que si la dernière heure de sa vie est calme, presque toutes celles qui l'ont précédée ont été assombries et désolées par la tempête.

A qui emprunterons-nous le récit de cette bienheureuse mort ? Vous montrerai-je, avec les plus anciens historiens de l'Eglise, l'ange de l'Annonciation, Gabriel, apparaissant une seconde fois à Marie, pour lui dire au nom de la Trinité Sainte : « O Vierge, ô Mère pleine de bénédictions, réjouissez-vous à la nouvelle que je vous apporte. Ce n'est plus Jésus qui va descendre en vous, c'est vous qui allez monter à Jésus. »... Et Marie toujours humble et soumise répond à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Vous peindrai-je la douleur, la désolation, les larmes de tous les membres de l'Eglise de Jérusalem, et surtout de Jean, l'ami de Jésus, prédestiné pour être le gardien de Marie et qui, pendant tant d'années, s'est habitué à mettre en elle tout son bonheur ?

Vous inviterai-je à contempler les Apôtres miraculeusement réunis des quatre vents du ciel et groupés autour de la modeste couche de Marie, pour recevoir les derniers conseils de sa sagesse, les suprêmes bénédictions de son cœur ?

Essaierons-nous surtout de raconter l'apparition de Jésus, accourant dans l'éclat de sa gloire à la rencontre de l'humble femme qu'il voulut appeler du nom le plus doux à entendre : Ma mère ?

Non, m. f., la langue des hommes n'a point d'expression pour raconter des merveilles que les anges du ciel eux-mêmes contemplent, muets d'attendrissement.

S. Vincent de Paul aperçut un jour, immobiles au-dessus de l'autel où il célébrait les saints Mystères, trois globes de feu d'inégale grandeur. Le plus petit ne tarda pas à s'élancer vers le globe in-

termédiaire et l'un et l'autre, unis et comme fondus ensemble, allèrent se perdre et s'abîmer dans le globe supérieur qui était immense. Une voix intérieure lui révéla en même temps que c'étaient deux saintes âmes, celles de S. François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, qui, étroitement unies sur la terre, se rencontraient sur le seuil de l'éternité et pour ainsi dire se compénétraient, avant de se perdre dans le sein de Dieu.

Ainsi l'âme de Marie, aussitôt que les liens qui la rattachaient à la matière sont brisés, prend son essor vers le cœur de Jésus, son divin Fils, avec plus de rapidité que l'aigle un instant captif ne précipite son vol vers les profondeurs du firmament.

III

Mais la séparation opérée par la mort entre l'âme très pure et le corps virginal de Marie, ne devait être que passagère. Quand ses coups atteignent l'homme pécheur, ils frappent d'abord l'âme comme auteur principal du péché, et le corps ensuite parce qu'il a été l'instrument et trop souvent le complice et même l'instigateur : il a coopéré au péché, il a sollicité à le commettre et presque toujours, hélas ! il a été un solliciteur caressé, flatté, adulé. Pour satisfaire ses instincts bas et grossiers, l'âme a étouffé ses aspirations les plus élevées, compromis ses intérêts les plus sacrés. Dans chacun de nous, le corps est, suivant l'énergique expression de S. Paul, un corps de péché, un poids qui alourdit le vol de l'âme, un esclave révolté que nous devons châtier sans merci, dans la crainte qu'il ne courbe l'âme sous le joug d'une ignoble servitude.

Le corps de Marie ne fut jamais que le docile instrument du bien, l'exécuteur empressé des actes héroïques des vertus qu'elle pratiqua. Dès lors, m. f., est-il possible que la mort obtienne la permission de le briser et de le détruire ?

Le pèlerin qui aborde la basilique de Lorette éprouve une indicible émotion et tombe instinctivement à genoux, en lisant sur l'humble maison de Nazareth que les anges ont miraculeusement transportée là : *Hic Verbum caro factum est*. Ah ! Je m'explique cette spéciale sollicitude de Jésus pour le pauvre édifice qui fut, durant plus de trente ans, son unique sanctuaire sur notre terre. Mais sera-t-il moins jaloux de conserver dans toute son intégrité ce sanctuaire incomparablement plus auguste, je veux dire : le corps de Marie, qui lui a fourni toutes les gouttes de son sang, l'a revêtu d'une chair semblable à la nôtre, et dans lequel il a trouvé et trouve tous les jours encore son paradis de délices ?

D'ailleurs notre terre est-elle un reliquaire digne de garder un pareil trésor ? Si le roi Salomon ne craignit pas autrefois d'affirmer que tout l'or du monde ne peut être mis en regard d'une âme pure, que vaut la terre entière, comparée à Marie, dans l'estime du cœur de Jésus ?

Réjouissez-vous donc, ô Marie, et avec plus d'assurance que votre royal ancêtre David, écriez-vous en quittant cette vie : Mon corps reposera en paix dans le sépulcre, ô mon Dieu, parce que vous n'oublierez pas mon âme dans les ténèbres inférieures et que vous épargnerez à des membres sanctifiés par votre contact les ignominies de la corruption.

M. f., qui racontera les merveilles de cette glorieuse résurrection et de l'assomption plus glorieuse encore qui la suivit ? Quel était l'éclat de Marie, s'élevant au-dessus de notre terre, par delà les régions peuplées par les soleils ? Ils pourraient seuls le dire, les princes du ciel qui formèrent son royal cortège. Mais notre esprit, trop embarrassé par les choses du temps, comprendrait-il leur langage ? Si l'Ecriture semble manquer d'expressions pour peindre la beauté du moindre des élus, les comparant tantôt aux magnifiques irradiations de l'aurore à son lever, tantôt à la mystérieuse clarté de l'astre qui tempère de ses doux rayons l'obscurité des nuits, tantôt aux éblouissantes splendeurs du soleil à son midi ; si l'apôtre S. Paul, pour nous donner la raison de ces comparaisons, affirme que l'œil de l'homme ne peut ici-bas contempler de magnifique, ni son oreille percevoir de symphonies, ni son cœur palpiter dans l'ivresse d'émotions pareilles à celles que Dieu prodigue à ses élus, au plus petit de ses élus, quelle témérité de vouloir sonder cet océan de délices au milieu duquel vivra désormais notre Mère du ciel, océan de délices qui n'est autre que le cœur de Jésus !

Ne cherchons pas, m. f., à connaître ce qui dépasse les limites de notre intelligence. Comme l'œil assez téméraire pour vouloir fixer le soleil éprouve un éblouissement voisin de la cécité, ainsi l'esprit orgueilleux défaille dans la contemplation des insondables mystères qu'il a l'audace d'aborder.

* *

Occupons-nous plutôt, avant de clore cet entretien, à mettre en relief une conséquence pratique qui découle de l'intronisation de Marie au ciel. N'allez pas croire, m. f., que son élévation soit exclusivement honorifique. Non. Du haut de son trône sublime, elle règne, elle gouverne, elle exerce sur l'Eglise entière une bienveillante et maternelle autorité.

Durant le cours de sa vie, Jésus, qui aimait à s'appeler le médecin de l'humanité pécheresse et souffrante, exerça ce pouvoir divin et au profit des âmes et au profit des corps. Aux pécheurs il disait : « Vos péchés sont remis, allez et ne péchez plus. » Aux infirmes qui jetaient vers lui le cri de leur confiante détresse : « Je le veux, disait-il, soyez guéris. »

Il rendait la santé aux corps, afin d'établir aux yeux de tous qu'il avait le merveilleux pouvoir de cicatriser les plaies des cœurs et de l'âme.

Depuis la glorieuse Assomption de sa Mère, il a fait deux parts de cette puissance. Aux Apôtres et aux prêtres leurs successeurs il a donné le pouvoir de guérir les âmes ; à Marie il a donné celui de rendre la santé aux corps. Allez à Lourdes, à La Salette, à Pontmain,... dans tous ces sanctuaires que la piété des siècles chrétiens a élevés à sa gloire, qu'y verrez-vous ?... la réalisation de la parole de l'Evangile : « Les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les sourds entendent. »

« Génération incrédule, reprochait Notre-Seigneur

aux Juifs, si tu ne veux pas croire à ma parole, crois du moins aux miracles que j'opère. » Reprenant cette parole, nous avons le droit de dire à tous ceux qui autour de nous blasphèment notre sainte religion : Si vous ne croyez pas à l'amour et à la parole de Jésus, croyez du moins aux miracles que sa Mère opère chaque jour sous vos yeux.

Pauvre humanité souffrante, approche. Jusqu'ici, agenouillée devant l'infinie majesté de Dieu, tu répétais dans l'angoisse de ton âme : « Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » mais la supplication de tes lèvres impures et de ton cœur souillé ne pouvait incliner vers toi le cœur du Dieu trois fois saint. Dirige maintenant, de cette terre d'exil où la vie s'écoule au milieu des larmes, dirige ta prière vers le trône de la Mère que Dieu t'a donnée et dis : « Notre Mère qui êtes aux cieux, priez pour nous pauvres pécheurs. » Ses yeux compatissants s'abaisseront vers toi, son cœur attendri au spectacle de ta misère redira à Jésus le cri de ta désolation, et Jésus, qui ne refuse rien à sa Mère, ouvrira en ta faveur les trésors de sa libéralité.

O Mère, accordez à tous vos enfants réunis aujourd'hui en esprit autour de votre trône du ciel, de passer sur la terre des jours que le péché ne souille jamais : *Vitam præsta puram !* Ecartez de devant leurs pas les obstacles qui pourraient embarrasser leur marche dans le chemin de la vertu : *Iter para tutum !* Soyez vous-même notre guide, afin qu'un jour, réunis tous ensemble dans le royaume de votre Fils, nous chantions avec vous, ô notre douce Reine, le cantique de l'éternelle félicité : *Ut videntes Jesum semper collætemur.* Ainsi soit-il.

II

LES GLOIRES DE MARIE

Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna.

La sainte Mère de Dieu a été élevée dans le royaume des cieux au-dessus des chœurs des anges. (Antienne de l'Office).

Mes frères,

Vous êtes réunis pour célébrer les gloires et le triomphe de notre Mère du ciel, dans le sanctuaire consacré par la piété de vos pères à rappeler l'émouvant spectacle de ses maternelles et incompréhensibles douleurs. Les somptueuses basiliques que la reconnaissance chrétienne a élevées en son honneur sur tous les points de l'un et l'autre hémisphère voient aujourd'hui des foules compactes, pieuses, frémissantes d'enthousiasme et d'amour, redire, dans leur enceinte trop étroite, les gloires de son triomphe et les merveilles de sa bonté.

Nulle part, néanmoins, cette solennité ne revêt un caractère plus expressif, plus touchant et aussi plus fortifiant, qu'au pied de cette image vénérée qui rend sensible, à nos yeux et à nos cœurs, les larmes, les angoisses et le martyre de la Mère du divin Crucifié. Il est donc vrai, ô mon Dieu, que ceux qui sèment dans les larmes récoltent dans l'allégresse le fruit de leur labeur.

O Reine des martyrs, nous avons appris de nos saints Livres que, si nous avons le courage de placer notre épaule à côté de celle de Jésus pour porter le fardeau de sa croix, nous aurons la consolation de tressaillir auprès de lui dans l'éternel royaume de sa gloire. Avec lui, vous êtes montée sur le Calvaire, nulle âme ne vous a devancée sur la Voie douloureuse, nul cœur n'a donné plus de larmes et plus de sang à l'adorable Victime. Que le trône de votre gloire soit donc le plus élevé et le plus radieux dans la cité des saints !

Le désir de l'Eglise est que nous nous entretenions aujourd'hui de l'Assomption ou, pour me servir d'un terme qui nous est plus familier, de la merveilleuse élévation de Marie au ciel. C'est aussi notre désir et notre joie, quoique notre joie serait plus vive si nous espérions le faire dignement.

Pour bien saisir la vraie signification de cette fête, il faut nous rappeler que la vie de Marie fut une perpétuelle assomption ou élévation.

Lorsqu'un voyageur gravit péniblement les flancs d'une haute montagne, il ne touche pas au terme tant qu'il n'a pas fait le dernier pas qui va l'établir enfin sur le sommet, mais ce n'est pas non plus ce dernier pas isolé qui le place sur la cime. Pareillement, toute la vie de Marie fut une marche ininterrompue vers le trône qu'elle occupe au-dessus des anges et des hommes, et sa mort n'en fut, si je puis ainsi parler, que la prise de possession.

Partant de cette idée, qui me paraît fondamentale dans le sujet qui nous occupe, je voudrais vous dire d'abord : comment Dieu a fait de la vie de sa Mère une perpétuelle assomption ou élévation ; comment Marie y a coopéré ; et enfin comment Dieu a couronné, au dernier instant de la vie de cette Vierge incomparable, l'œuvre qu'il avait commencée dès le premier jour.

Que Marie nous aide elle-même à pénétrer le mystère de ses gloires et de ses joies.

I

I. — Le prophète Jérémie était un jour en extase. Le regard fixé dans les profondeurs de l'avenir, il contemplait, ravi, la série des générations et des siècles, immense tableau que la main divine déroulait devant lui. Soudain il s'écrie : « Le Seigneur a produit sur la terre un prodige nouveau. » (Jér., XXXI, 22). Quel était ce prodige ? Une femme. Mais quelle femme ? La femme unique, incomparable, la mère future du Sauveur de l'humanité. Au jour de son apparition à la vie, Marie est, en effet, si haut placée dans le ciel de la sainteté, si élevée au-dessus des anges et des hommes que son apparition est, en réalité, une nouvelle création, ou plutôt dépasse en excellence la création tout entière.

Comme l'astre du jour dont l'éclat fait pâlir celui des innombrables étoiles qui scintillent au firmament, ainsi Marie brille, solitaire, au sommet des créatures, résumant en elle toutes leurs beautés et toutes leurs perfections. Et voilà, m. f., ce que j'appelle la première assomption ou élévation de la T. S. Vierge Marie.

Dire que Marie a été conçue et créée pour Dieu,

immaculée ; ajouter que nulle tache et nulle ombre n'ont jamais, à aucune époque de son pèlerinage ici-bas, terni son éclat virginal ; proclamer enfin que Dieu n'a pas produit, parmi les pures créatures, une image plus parfaite de sa divine beauté, c'est avoir dévoilé le premier rayon de son incommunicable splendeur.

Le cœur de l'homme, même le plus pur, est toujours comparable à ce champ dont parle le saint Evangile où l'ivraie germe et grandit à côté du bon grain. L'Apôtre l'a dit : « Si quelqu'un se croit sans péché et sans défaut, il est victime d'une décevante et désastreuse illusion. »

Marie fut le jardin fermé, dont la terre privilégiée ne permit jamais aux plantes mauvaises de prendre racine... ; cette fontaine scellée où nulle poussière ne tomba pour altérer le cristal d'une onde toujours limpide. Pareille à ce temple de Jérusalem dont les murs étaient, de la base au faîte, revêtus d'épaisses lames d'un or très pur, elle fut dès l'aurore de sa vie la maison d'or de la Trinité Sainte, son sanctuaire de prédilection, son paradis de délices. Aussi, quand sonna l'heure de la Rédemption, cette heure où le Verbe devait se faire chair et devenir l'un de nous, est-ce vers le cœur de Marie qu'il s'achemina, comme vers le tabernacle qu'il s'était bâti au milieu des hommes.

II. — Je touche à la deuxième assomption ou élévation de la T. S. Vierge Marie : la maternité divine. Assomption ou élévation plus merveilleuse encore, puisque l'Immaculée Conception n'en était que l'annonce et la préparation.

« Où trouver une grandeur pareille à celle de la Mère de Dieu ? s'écriait autrefois S. Ambroise. Marie appelle du nom de fils le créateur et le souverain maître du monde ; à ce titre elle lui commande. » « Quel est celui des esprits célestes, ajoute S. Bernard, qui oserait s'arroger une telle prérogative ? Ah ! le comble de leur ambition est d'être les ministres et les exécuteurs de ses adorables volontés. Quelle parole, poursuit le saint Docteur, que celle que je lis au saint Evangile : « *Et erat subditus illis*, et il leur était soumis. » Mais, quel est celui qui se soumet ? A qui se soumet-il ? Dieu s'incline devant sa créature. Celui qui voit les anges et les séraphins prosternés à ses pieds, au ciel, exécute les ordres et les volontés de Marie sur la terre. »

Un mot de l'Evangile nous révèle cet inimaginable grandeur de Marie : « *Maria, de qua natus est Jesus*, Marie de qui est né Jésus. » L'Ange la salue pleine de grâce ; pourquoi ? à quel titre ? Parce qu'elle est la Mère de Jésus : *Mater Jesu.* — Il proclame que le Seigneur est avec elle ; pourquoi ? à quel titre ? parce qu'elle est la Mère de Jésus : *Mater Jesu.* Il déclare enfin qu'elle est bénie entre toutes les femmes ; pourquoi ? à quel titre ? toujours parce qu'elle est la Mère de Jésus : *Mater Jesu.* Ah ! m. f., ne cherchons pas les raisons de la beauté et de la perfection de la T. S. Vierge Marie... Elle est la Mère de Jésus !

On pourrait croire que ce mot résume et épuise tous les panégyriques en l'honneur de Marie ; il n'en est rien. Vierge sans tache, Mère de Dieu, elle ne possède pas encore toutes les couronnes et toutes les grandeurs.

III. — Le plus illustre des prédicateurs que l'épiscopat français ait donné à l'Eglise, dans ces derniers siècles, Bossuet, s'écriait un jour dans l'oraison funèbre d'une princesse moins illustre par sa naissance que par sa vertu et ses infortunes : « Combien de fois a-t-elle remercié Dieu (en ce lieu) de deux grandes grâces : l'une, de l'avoir faite chrétienne ; l'autre... qu'attendez-vous que je vous dise ?... c'est de l'avoir faite reine malheureuse. » Suis-je téméraire, si j'affirme dans ce temple où tout nous parle des douleurs de Marie, que sa reconnaissance envers Dieu s'appuyait aussi et plus spécialement sur ce motif, et qu'elle remerciait Dieu, moins de l'avoir choisie pour être la Mère de son Fils, que pour l'avoir associée à son immolation et à son sacrifice ?

Avez-vous remarqué, en effet, que c'est parmi les horreurs du Calvaire que Marie a été instituée mère de toutes les générations humaines ? Il fallait qu'elle apprît, comme Jésus, la miséricorde et la compassion à l'école de la souffrance, pour que l'humanité eût foi en sa tendresse et en sa protection. Au Calvaire, au pied de la croix, son éducation sur ce point est parfaite et achevée. A elle nous pouvons appliquer, toutes proportions gardées, ce que S. Paul disait de Notre-Seigneur : « Nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ; pour nous ressembler il les a toutes éprouvées, hormis le péché » (Hébr., IV, 15).

Remarquez donc une dernière fois, je vous prie, comment Dieu parfait graduellement sa divine ressemblance avec Marie.

Il est pur comme la lumière au sein de laquelle il habite ; Marie immaculée brille comme un soleil au firmament de la sainteté.

Il est Père, il a un Fils, son égal en gloire et en puissance ; ce Fils, il le donne à Marie pour qu'elle le revête d'un corps mortel et devienne aussi sa Mère.

Il aime d'un amour paternel toutes les générations humaines purifiées par le Sang de Jésus, et il les donne toutes à Marie comme prix de son agonie sur le Calvaire.

O femme bénie entre toutes les femmes, que toutes les générations vous proclament bienheureuse, car le Tout-Puissant a vraiment réalisé en vous d'incompréhensibles merveilles !

II

Quelle fut la correspondance de la T. S. Vierge Marie à ces largesses de la libéralité divine ? C'est dans cette coopération que consiste son mérite personnel, et puisque les trônes du ciel sont donnés au mérite et non pas à la faveur, comment a-t-elle conquis celui qu'elle occupe au-dessus des anges et des hommes ?

Dieu, nous venons de le dire, l'avait créée immaculée ; Marie, par son extrême vigilance et son application à la prière, conserve dans tout son éclat la splendeur virginale de son origine. *Vierge très prudente*, elle fuit avec une persévérante application tout

ce qui pourrait lui être une occasion de chute. *Vase insigne de dévotion,* elle sollicite à toutes les heures du jour la grâce qui la rendra victorieuse.

A l'origine du monde, Eve, notre commune mère, avait aussi reçu de Dieu une âme brillante de justice et de sainteté. Qu'arriva-t-il cependant ? Hélas ! victime de sa fatale imprévoyance, elle dut s'écrier un jour, la rougeur au front et le remords dans l'âme : J'ai péché !

Sommes-nous les enfants d'Eve ou les enfants de Marie ? N'avons-nous pas souillé, déshonoré, la blanche tunique dont les anges nous revêtirent au jour de notre baptême ?

— Il est vrai, j'ai péché, dit-on, mais aussi, il est si difficile de se maintenir toujours pur au milieu du monde. — Sans doute... mais votre imprudence n'a-t-elle pas aggravé cette difficulté ? Avez-vous veillé, avez-vous prié comme Marie ? Vous êtes-vous souvenu qu'il y a des fréquentations désastreuses, même pour la vertu la mieux assise ?... des lieux dont votre pied ne devait jamais fouler le seuil ? des livres et des journaux que votre main ne devait jamais feuilleter ?... des spectacles auxquels votre œil devait demeurer toujours fermé ?... des conversations qui devaient inspirer à votre oreille un profond dégoût ? Vous avez succombé parce que vous vous êtes jeté tête baissée au milieu du péril. Vous avez succombé parce que vous avez perdu l'habitude de prier. Vous avez succombé parce que vous avez imité l'imprévoyance d'Eve et non pas la prudence de la T. S. Vierge Marie.

Mais notre Mère du ciel ne fut pas moins fidèle à correspondre à la grâce de la maternité divine qu'à celle de son immaculée conception. Quelle grandeur d'âme ne réclamait pas une pareille dignité ? Or quel est le trait caractéristique des grandes âmes ? Une parole de Bossuet nous l'apprend : « L'univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes. » Ne pas se prévaloir de son mérite, en effet, ne pas se laisser éblouir par la gloire, ne pas éprouver le vertige parce qu'on habite les sommets témoigne que l'âme d'un homme est plus haute que la dignité dont il est investi. Si cette dernière l'élève au-dessus de ses semblables, sa modestie l'élève au-dessus de lui-même.

Comment Marie accueille-t-elle l'annonce de sa haute prérogative ? En répondant, les yeux baissés : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Quelle modestie, et par suite quelle noblesse de caractère ! Non, l'univers n'avait jamais vu ni soupçonné un pareil désintéressement. Et ce ne fut pas en Marie un acte passager d'héroïque modestie. Toujours identique à elle-même, elle persévère, jusqu'à la minute suprême de sa vie, dans ces sentiments de déférence vis-à-vis de Jésus, son Dieu et son Fils. A Cana, elle se fait solliciteuse, mais avec quel respect ? Durant les années de la vie publique de Jésus, elle s'efface et si un jour elle se mêle dans l'auditoire qui acclame avec enthousiasme sa parole, c'est avec tant de discrétion que sa présence passe d'abord inaperçue.

Hélas ! j'ose à peine demander si nos sentiments sont conformes, sur ce point, aux sentiments de Marie. Notre siècle est le siècle de l'orgueil le plus effréné, et, avouons-le, nous sommes de notre siècle. Autour de moi, je n'entends qu'un cri : égalité ! égalité ! C'est la formule de l'orgueil, au sein de la génération qui nous entoure. Considérez, je vous prie, tous ces prédicateurs effrénés de l'égalité ? En est-il un seul qui ne fasse des efforts persévérants pour se hausser, se grandir, atteindre le premier rang et même s'installer, s'il était possible, au point culminant où il n'aurait ni égal ni supérieur ? Au nom de l'égalité, je vois monter chaque jour à l'assaut de l'autorité, de toutes les autorités : de l'autorité religieuse calomniée et traînée dans la boue, de l'autorité civile méprisée et insultée, de l'autorité paternelle méconnue et enchaînée. La révolte est partout et la soumission nulle part. Et quand mon œil, affligé de ce spectacle, s'arrête sur la famille, que voit-il ? Des parents révoltés contre Dieu et réduits à subir les caprices de leurs enfants. C'est justice, car quiconque refuse d'obéir à Dieu n'a plus le droit d'obtenir la soumission de personne.

Mais si la maternité divine était au front de Marie un diadème de gloire, elle était aussi une couronne d'épines. Jésus ne fut jamais sans sa croix, et dès l'instant où Marie le reçut dans sa maison et dans son cœur, la croix et la souffrance s'y installèrent avec lui. Or, quelle est la réponse que font à Dieu les grandes âmes, quand il pose la croix et une lourde croix sur leurs épaules ? « *O bona crux,* s'écriait S. André à la vue de l'instrument de son supplice, *o bona crux diu desiderata,* ô bonne croix si longtemps désirée, c'est avec calme et avec joie que je viens à toi. » A l'annonce qu'elle va devenir la mère des douleurs, que répond Marie ? « *Ecce ancilla Domini,* je suis la servante du Seigneur. »

Notre terre est, suivant l'expression de Bossuet, le pays natal de toutes les douleurs. Il est impossible de nous soustraire à la loi qui nous voue à la souffrance. Mais savons-nous porter notre croix et nous acheminer vers le calvaire, comme la T. S. Vierge Marie, à la suite de Jésus ?

Tout à l'heure je vous disais que notre siècle était le siècle de l'orgueil, il est aussi celui de la sensualité. Jamais le génie humain n'a déployé autant d'activité pour essayer de barrer le passage à la douleur. Jamais l'humanité dépravée n'a dit à Dieu avec plus d'insolence : « Garde ton ciel..., notre paradis de délices, c'est la terre. » Et que n'a-t-on pas fait, que ne fait-on pas, pour embellir ce paradis de délices ! Mais à quoi ont servi tous ces efforts ? Le pauvre corps humain est-il sujet à moins d'infirmités ? Les limites de la vie ont-elles été reculées ? N'aurait-on pas à constater, au contraire, que jamais les tempéraments ne furent moins vigoureux, les santés plus anémiées et plus débilitées ? Hélas ! sur le seuil de la tombe, nous devons répéter la parole du patriarche : « Mes jours se sont écoulés courts et mauvais. »

Loin de fuir la douleur, Marie l'accepta avec résignation et même avec joie. Comme l'agneau qui, mené à la boucherie, se laisse arracher la vie sans pousser une plainte, elle n'oppose aucune résistance

aux vouloirs divins. Dieu lui ordonne de monter au Calvaire ; ô mon Dieu, répond-elle, que votre volonté soit faite. Dieu lui ordonne de vivre au Calvaire, au pied de la croix sur laquelle son Fils agonise ; ô mon Dieu que votre volonté soit faite.

III

Telles furent les réponses de Marie aux appels successifs de Dieu qui l'invitait à s'élever dans des régions toujours plus voisines de la sainteté divine.

Vint enfin le jour où cette Vierge très prudente, cette humble Mère de Dieu, cette femme crucifiée, vit sonner la fin de ses épreuves et parvint au terme de ses désirs. Mais quel esprit humain pourra concevoir et quelle voix raconter cette assomption suprême qui couronna toutes les autres et établit enfin Marie sur le trône de sa gloire ?

Dieu l'avait faite immaculée, et elle, correspondant à cette première grâce, avait grandi et vécu pareille au lis qui projette vers le ciel sa corolle resplendissante de blancheur. Et voici que maintenant la main de Dieu va cueillir ce lis éblouissant et le placer près de son trône !

Lorsque l'Ecriture veut donner une idée, encore qu'affaiblie, de la splendeur du monde des élus, elle semble manquer d'images, d'expressions même, pour nous la rendre sensible. C'est là que, pour exprimer la beauté de Marie, l'Eglise a puisé quelques-unes de ses plus belles comparaisons. Mais tout l'éclat de notre monde corporel, si radieux qu'il soit, n'est qu'un pâle reflet de la gloire dont brille la Reine du ciel, et qui surpasse de beaucoup celle des anges et des saints.

Dieu l'avait élevée à l'incomparable dignité de la maternité divine, et elle, modeste dans cet excès de grandeur, n'avait jamais voulu prendre dans la maison de Dieu d'autre titre que celui de servante et d'esclave. Mais l'heure du couronnement a sonné ! Princes du ciel, ouvrez vos portes, livrez passage à votre Reine qui va enfin prendre possession du trône de sa gloire. Oh ! quelle merveilleuse puissance environne, dès ce jour, Marie, au ciel et sur la terre ! Pauvre humanité, réjouis-toi ! car, c'est en ta faveur que cette puissance va s'exercer ! La parole du prophète est accomplie : les pierres elles-mêmes chantent le pouvoir de Marie. Oui, ils font votre panégyrique, ô ma Mère, ces milliers de sanctuaires que la reconnaissance vous a élevés : Lourdes, La Salette, Pontmain, Fourvière, la Garde, et tant d'autres qu'il faudrait des volumes pour les énumérer, tous ces autels, toutes ces statues au pied desquels les fidèles chaque jour s'agenouillent.

Enfin, Dieu avait voulu que la Vierge immaculée, la Mère de son Fils montât sur le Calvaire et y souffrît à côté du Rédempteur. Mais bienheureux, a-t-il dit, ceux qui pleurent, car ils seront consolés. O Mère, voici que, suivant la parole de votre Fils, votre tristesse va se changer en joie, et en joie que nul ne pourra vous ravir. Du sein des délices que vous goûtez auprès de Jésus, jetez un regard d'amour et de compassion sur vos fils encore exilés sur la terre. C'est la prière que tous les cœurs vous adressent aujourd'hui. Trop souvent, le faux éclat des créatures nous fascine et nous fait oublier les seules beautés qui puissent combler nos aspirations. La méditation des mystères qui se sont accomplis aujourd'hui à votre sujet élève et ravive nos désirs. C'est pour Dieu seul que désormais nous voulons vivre et mourir. Gardez-nous pendant notre vie et, à l'heure de notre mort, ouvrez-nous les portes de l'éternelle félicité : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende. Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT ROCH

(16 août)

LE MODÈLE DU PÈLERIN

> ***Quando misi vos sine sacculo, et pera, et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis ? At illi dixerunt : Nihil.***
>
> **Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans chaussures, vous a-t-il manqué quelque chose ? Et ils répondirent : Rien.**
>
> **(Luc., XXII, 35-36).**

EXORDE. — S. Roch de Montpellier est le modèle du pèlerin catholique. Il l'a été au XIVe siècle ; il l'est encore au XXe, avec les différences purement accidentelles et extérieures que comportent celles des temps et des mœurs. Il le reste, et avec quelle force évocatrice ! par les dispositions intérieures de l'âme, qui doivent être celles de tout pèlerin catholique, j'entends de celui que des vues de foi et de charité sont seules à conduire.

L'attrait qui pousse les âmes ferventes vers les sanctuaires élevés en mémoire des grands événements de notre sainte religion, est très ancien dans l'Eglise ; il remonte à ses origines ; il y a toujours été encouragé et béni par l'autorité ecclésiastique. De nos jours, il garde toute sa puissance : l'affluence sans cesse renouvelée des pèlerins à Jérusalem, à Rome, à Lourdes, à Lisieux, — pour ne citer que les principaux centres de pèlerinage, — en est la preuve. De si grands avantages spirituels se rencontrent dans ces lieux bénis qu'ils suffisent à expliquer et la grande foule des pèlerins, et les autres encouragements de l'autorité ecclésiastique. La vie héroïque de S. Roch, les fruits de sainteté et les grâces de choix qu'il en a retirés, mettent cette vérité dans une vive lumière. Les faits, que j'en vais citer, la démontrent.

DEUX PARTIES : 1° C'est pour se donner plus complètement à Dieu qu'il embrasse la condition de pèlerin ; — 2° Dieu l'en récompense par une éminente sainteté et par les dons spirituels les plus précieux.

I

Il naît à Montpellier en 1295. Sa famille tient dans la cité un rang élevé, qu'elle doit à son ancienneté, aux services qu'elle a rendus à la religion avec le plus fidèle dévouement. Les Roch de la Croix jouissent de la plus juste considération, à laquelle s'ajoute l'avantage d'une grande fortune. Tout jeune S. Roch voit s'ouvrir devant lui la perspective d'un brillant avenir, mais résolument il y ferme son âme. D'autres aspirations plus hautes se sont formées en lui, qui le détournent des intérêts terrestres

et humains. On ne tarde pas à être frappé de la gravité de ce jeune homme, qu'on ne rencontre pas habituellement dans les lieux de divertissement chers à la jeunesse, mais dans les églises, aux cérémonies religieuses, partout où on prie et où on se sanctifie. Il n'y a plus de doute, l'esprit de mortification et de pénitence s'est emparé de son cœur, en même temps qu'y règne l'amour de Dieu et du prochain. Toutes les ressources dont ses parents lui laissent la libre disposition, il les emploie au soulagement des misères humaines, qui lui inspirent un invincible attrait. On n'est pas surpris d'apprendre qu'il est entré dans le Tiers Ordre de S. François. Non seulement il aime les pauvres et s'empresse à les secourir, mais c'est la pauvreté elle-même qu'il rêve d'embrasser, saisi qu'il est par son idéale beauté.

Au moment où il touche à ses vingt ans, son père et sa mère sont rappelés à Dieu. Parfaitement unis dans la vie, ils n'ont pas été divisés dans la mort, suivant le mot du Livre des Rois : « *In morte non sunt divisi* » (II Reg., I, 23). Quelle épreuve cruelle pour ce jeune homme, qui nourrissait à l'égard de ses parents une profonde affection, dans laquelle il entrait tant de vénération pour leurs vertus éminentes, et de gratitude pour leur dévouement et leur tendresse !

Le voilà seul, et en possession d'une grande fortune : quel parti va-t-il prendre ? C'est la question qu'on se pose autour de lui. La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Déjà donné entièrement à Dieu par les affections de son cœur, Roch forme la résolution de vendre ses biens, d'en distribuer le prix aux pauvres et de prendre le bâton de pèlerin, afin de pouvoir, une fois dépouillé de tout, se consacrer, sans aucun partage, à la prière et aux œuvres de charité fraternelle.

Son dessein est vivement combattu par les parents qui lui restent ; il n'écoute que la voix de la grâce. Et le voici, pauvre, dépouillé de tout, muni de la seule bénédiction de l'Evêque, sur le chemin de l'Italie. C'est vers Rome qu'il se dirige d'abord. Il va au centre même de cette Eglise, dont le successeur de Pierre est le chef visible. Mais en route une rumeur parvient jusqu'à lui. Elle semble faite pour le ramener en arrière. La peste, ce mal terrible, à l'allure rapide et foudroyante, ravage l'Italie. Loin de le détourner, elle l'attire par l'espérance d'avoir ainsi l'occasion de se donner plus entièrement à Notre-Seigneur, dans la personne des malades et des pauvres.

C'est à l'hôpital d'Acquapendente qu'il commence son service des pestiférés. Il y déploie tant de courage, d'oubli de soi, d'activité dévouée ; il se montre si habile à relever les cœurs, à faire naître la confiance en Dieu ; son zèle pour aider ceux que Dieu appelle à lui, à se préparer au grand passage, a tant d'efficacité, que les murmures de désespoir font place à l'espérance du ciel. Et Dieu, de son côté, en récompense d'une si parfaite charité, lui accorde le don de guérir le mal redoutable ; un signe de croix suffit à arrêter le fléau, et le pieux pèlerin devient l'admirable guérisseur, comme la postérité se plaira à l'appeler.

II

Une aussi parfaite charité ne pouvait qu'exciter l'admiration et la gratitude de ceux qui en étaient les heureux bénéficiaires. Les témoignages, qu'il en reçoit, loin de le charmer et de le retenir, l'effraient. Il sait le prix de l'humilité, fondement de toute sainteté ; il s'alarme des risques qui peuvent la lui faire perdre. Au reste, la peste continue ses ravages dans d'autres parties de l'Italie, et il se porte avec empressement vers les villes qui en sont les plus atteintes. On le voit tour à tour à Césène, à Rome, à Plaisance, se dépenser avec le même zèle, la même ardeur, les mêmes effets.

Si les hommes se sont montrés reconnaissants, combien Dieu ne le sera-t-il pas davantage ? Aucun doute n'est possible sur ce point, mais les vues de Dieu diffèrent de celles des hommes, et nous avons à recueillir, à ce sujet, la plus utile des leçons.

Ce que Notre-Seigneur attend de ses disciples, c'est que, dans la mesure où ils se donnent à lui, ils grandissent dans la sainteté. Or la sainteté, que confère l'état de grâce, produit la ressemblance de l'âme avec Jésus Sauveur des hommes, et c'est par la croix et les sacrifices qu'elle impose que se développe et se perfectionne cette divine assimilation. Plus Notre-Seigneur aime une âme, plus il lui ménage les occasions de souffrir en union avec lui, et l'en rend capable par sa grâce.

S. Roch va en faire une expérience qui, pour pénible qu'elle soit à la nature, n'en a pas moins sa consolation et sa douceur.

A Plaisance, ce ne sont plus les témoignages de reconnaissance qu'il entendra, c'est l'explosion de leur injuste mécontentement et de leur odieuse ingratitude. Dieu permet que le grand guérisseur soit atteint à son tour du mal auquel il a si souvent porté soulagement et remède. Du même coup, il devient à charge, et devra quitter cet hôpital au service duquel il s'est tant dévoué.

L'épreuve, à la fois morale et physique, broie son cœur plus qu'elle n'afflige son corps. Mais aucun murmure ne sort de ses lèvres. L'image du divin Crucifié, abandonné et trahi par ceux au salut desquels il immole sa vie, est devant ses yeux. La condition du disciple ne peut être que celle du Maître. Avec une entière soumission il accepte l'épreuve. Et Dieu, en retour, accroîtra sa puissance sur les âmes et le rendra capable de porter la lumière et la conversion dans les consciences les plus aveugles et dans les cœurs les plus endurcis. Retiré dans une forêt, il en voit venir à lui le propriétaire, un grand seigneur du nom de Gothard. Vivant dans l'opulence et les passions, Gothard ne prend aucun souci du fléau qui produit tant de ravages. Frappé de voir son chien favori emporter chaque jour un pain, il a la curiosité de le suivre. Quelle n'est pas sa surprise de voir le chien déposer ce pain auprès d'un homme jeune encore, et dont les forces sont épuisées ? La conversation s'engage, et Roch, qui a figuré aux rangs les plus élevés de la société, qui est né, lui aussi, dans la richesse, mais a renoncé, par amour pour Notre-Seigneur, aux satisfactions qu'elle procure pour être tout entier à Dieu, n'a pas

de peine à faire comprendre au jeune seigneur le néant et le péril de la vie qu'il mène. Au fur et à mesure que les entretiens se renouvellent, la lumière se fait dans son esprit ; bientôt c'est la conversion totale qu'elle y opère, et le brillant chevalier adonné aux plaisirs, au luxe, à toutes les vanités du monde, devient l'ermite S. Gothard, épris de perfection et d'amour de Dieu.

L'heure a sonné pour S. Roch de rentrer dans sa patrie, mais là encore la croix l'attend, avec ses souffrances les plus cruelles. Quand il se présente aux abords de Montpellier, il a peine à y pénétrer. La guerre afflige cette ville, dont la possession est disputée entre Jacques II, roi d'Aragon, et Jaymes III, de Majorque, héritier du roi Sanche. Les habitants font bonne garde, et quand S. Roch se montre à eux, exténué, pauvrement vêtu, ils ne le reconnaissent pas ; bien plus, le prenant pour un espion, ils le jettent dans une prison, où il subit une longue détention. Il n'avait qu'un mot à dire pour se faire connaître de son oncle, Guillaume de la Croix, gouverneur de la cité. Il garda le silence et s'absorba dans la méditation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand il sentit ses forces décliner, par l'effet de ses austérités, de ses épreuves, de ses souffrances physiques et morales, bien plus que par l'âge, il demanda à recevoir les derniers sacrements. Sa ferveur produisit une grande édification, mais ce qui mit le comble à l'étonnement de tous, ce fut d'entendre la voix d'un ange qui disait : « Roch, je viens de la part de Dieu. Si tu as quelque chose à demander avant de quitter ce monde, fais-le ; Dieu est prêt à te l'accorder. » « Seigneur, dit S. Roch, daignez, par les mérites de votre doux Fils, guérir de la peste tous ceux qui m'invoqueront, » et il rendit son âme à Dieu.

Enfin reconnu par son oncle et les membres de sa famille, S. Roch devint l'objet d'un culte fait de vénération, d'amour, et de confiance, qui n'a cessé de grandir au cours des siècles dans la proportion où l'efficacité de son intercession s'affirmait plus puissante.

De ce culte un solennel témoignage lui a été rendu par les Pères du Concile de Constance. La vénérable assemblée, qui avait à remplir la mission de rétablir l'union et la paix dans l'Eglise, fut menacée par l'approche de la peste. Une procession en l'honneur de S. Roch conjura le redoutable fléau.

Montpellier s'honore chaque année en célébrant son glorieux fils au milieu d'un grand concours de fidèles, en l'anniversaire de sa mort, et c'est bien la preuve que l'intercession de S. Roch, garde après cinq siècles sa puissante efficacité auprès de Dieu. Ne négligeons pas de l'invoquer en notre faveur. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XLI

13e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Les ravages du péché grave

La lèpre, dont nous entretient l'évangile d'aujourd'hui, est une maladie hideuse qui sévit encore aujourd'hui dans certaines régions des pays d'Orient. Elle couvre le corps d'ulcères et le consume par lambeaux. Le lépreux, c'est un être qui se corrompt tout vivant.

Cette maladie étant très contagieuse, toute personne qui en était atteinte devait, d'après la loi juive, quitter la société de ses semblables pour se réfugier dans un endroit solitaire, sous peine d'être lapidée. C'est cette crainte qui retient les dix lépreux éloignés de la foule qui entoure le Sauveur. Même guéri, le lépreux ne pouvait rentrer dans sa famille avant que la guérison n'eût été constatée par les prêtres de Jérusalem. De là cette parole de Notre-Seigneur : « Allez vous montrer au prêtre. »

La lèpre est l'image du péché, et le corps du lépreux est moins à plaindre que l'âme en état de péché grave.

Le pécheur, en effet, 1o *perd Dieu* et 2o devient *l'esclave du démon.*

I

C'est une vérité maintes fois enseignée dans l'Evangile, que l'âme fidèle est vraiment l'amie de Dieu : « Vous êtes mes amis, disait Notre-Seigneur à ses apôtres, si vous faites ce que je vous ordonne. »

La conséquence de cette amitié, c'est que Dieu daigne nous honorer de sa visite. « Si quelqu'un garde ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Ainsi, m. f., le chrétien en état de grâce est un *temple vivant,* habité par la Très Sainte Trinité. Dieu se plaît à demeurer en lui comme Notre-Seigneur aimait, pendant sa vie mortelle, à habiter chez Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, dans la douce maison de Béthanie.

Aussi, m. f., nous devenons un même esprit avec lui ; nous sommes, en quelque sorte, transformés en lui. Nous participons à sa puissance et à toutes ses autres perfections et en particulier à son bonheur. Sainte Thérèse, dans un jour de ravissement, s'écriait : « O âmes justes, votre corps fût-il couvert de haillons, misérable, difforme, contrefait, vous êtes mille fois plus belles et plus heureuses que si vous possédiez à vous seules toutes les beautés et toutes les richesses de l'univers ! »

Donc, m. f., Dieu habite dans l'âme des justes. Mais, si nous commettons un péché mortel, Dieu s'en va et abandonne son temple profané.

On raconte que lorsque les Juifs eurent crucifié Notre-Seigneur, on entendit dans le temple de Jérusalem des voix mystérieuses qui criaient : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! » De même, lorsque par le péché mortel nous crucifions de nouveau Notre-Seigneur dans notre cœur, la même parole se fait entendre : « Sortons d'ici ! » Ce sont les trois personnes de la Sainte Trinité qui quittent le sanctuaire profané.

II

Mais voici une autre vérité : *une âme ne peut jamais rester vide.* Elle appartient à Dieu, ou elle appartient à son ennemi. Quand donc Dieu s'en va d'une âme, c'est le démon qui s'y installe.

Ah ! sans doute, Dieu demeure notre maître, car jamais nous ne pouvons échapper à son autorité sou-

veraine. Il reste même, en un sens, notre Père, tant sa miséricorde est grande, tant il multipliera ses efforts et ses avances pour reprendre possession de notre âme. Mais, en fait, nous sommes désormais les fils de Satan : « *Vos ex patre diabolo estis,* » ses fils et ses esclaves.

Ah ! m. f., si nous pouvions voir l'allégresse de Satan lorsqu'une âme lui ouvre ses portes, nous frémirions d'horreur. N'allez pas croire, en effet, que le démon se contente d'être notre maître tout bonnement et de résider dans notre âme. Non ; Satan est un esprit de haine, il hait tout ce qui est beau, tout ce qui ressemble à Dieu, et comme notre âme, même indigne, est toujours l'œuvre de Dieu, il voudrait l'avilir tant et si bien que Dieu n'y reconnût plus jamais son image, et dès son arrivée il cherche à la saccager.

Mais de même que Dieu ne peut rien faire sans nous, sans notre coopération, sans notre bonne volonté, ainsi le démon ne peut pas faire dans notre âme ce qui lui plaît, sans notre assentiment. Alors ce profond artiste du mal, qui connaît à fond tous les rouages de la nature humaine, essaie aussitôt de tourner vers le vice toutes les forces de l'âme et du corps. Un péché mortel n'entre jamais seul dans une âme. C'est ce que l'Ecriture exprime par ce mot : « *Abyssus abyssum invocat,* l'abîme appelle l'abîme. »

Et quand un jour, sous le souffle de la grâce de Dieu, l'âme veut sortir du mal, elle est comme ligottée par les chaînes de l'habitude, si nombreuses, si lourdes, si bien rivées qu'elle peut à peine se mouvoir. « *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Le pécheur devient l'esclave du péché. » (Jo., VIII, 34).

Voilà le sort de l'âme qui abandonne Dieu. Pour un instant de plaisir, pour une satisfaction passagère, elle perd Dieu et elle tombe tout aussitôt dans le misérable esclavage du démon.

Pénétré de ces pensées, S. Louis recommanda, dans son testament, à son fils aîné Philippe le Hardi d'éviter surtout le péché, dût-il pour cela souffrir tous les tourments du monde.

* *

M. f., si nous voulons faire notre salut, nous fermerons l'oreille aux appréciations erronées de nos contemporains sur le péché, que tous regardent comme une peccadille. Ces appréciations sont viciées par l'ignorance, l'irréflexion ou la perversité. Nous aurons une vraie peur du péché mortel, mais nous aurons en même temps confiance en la miséricorde de Dieu, toujours prêt à guérir le lépreux suppliant.

EN LISANT

LA CONVERSION DE LA COMÉDIENNE

Elle s'appelait dans le monde Eve Lavallière. Née à Nice en 1868, dit le *Temps* du 12 juillet (à Toulon, d'après les *Débats ;* à Naples, d'après l'*Annuaire des Contemporains* de 1908), à Toulon en 1875, d'après sa pierre tombale, « elle avait débuté, disent les *Débats* du 12 juillet, dans les cafés-concerts du Midi. A l'âge de 25 ans elle vint à Paris et, d'emblée, conquit au théâtre une réputation brillante. Douée d'une personnalité originale, elle créa un genre, qu'on chercha souvent à imiter sans parvenir à l'égaler. Sa gaîté, son esprit, furent pendant des années un des principaux attraits du Théâtre des Variétés, soit dans les opérettes d'Offenbach, où elle reprit des rôles, soit dans ses créations : *La Veine, Les Deux Ecoles,* d'Alfred Capus ; *Le Bois sacré, Le Roi, Le Bonheur, Mesdames,* de Robert de Flers et C. de Caillavet ; *Le Nouveau Jeu,* de Lavedan ; *Les Petits,* de L. Népoty, etc.

« Samuel, directeur des Variétés, pensa se l'attacher définitivement en l'épousant ; les époux durent bientôt recourir au divorce. Lavallière joua quelque temps au Théâtre Antoine, puis à l'Athénée ; elle revint enfin aux Variétés où elle termina sa carrière. L'histoire de la retraite de la célèbre comédienne et de sa conversion est encore dans toutes les mémoires.

« Ceux qui l'ont connue garderont le souvenir de l'inimitable fantaisiste, de sa souple silhouette, de sa physionomie spirituelle, de son accent, de son assurance, de tout ce qui en fit la plus parisienne des artistes. »

Elle est morte à Thuillières, près de Vittel (Vosges), le mercredi 10 juillet dernier. « Ne me laissez pas en purgatoire ! » a-t-elle demandé à ceux qui l'entouraient. Revêtue de la robe de tertiaire franciscaine, pieds nus, elle fut inhumée dans la plus grande simplicité.

On ne lira pas sans émotion, et sans remercier l'Infinie Miséricorde, l'article suivant de M. l'abbé André Litaize, directeur du *Foyer Vosgien,* paru dans le n° du 21 juillet :

Eve Lavallière est morte. La célèbre actrice convertie, qui fut jadis « une des idoles de Paris, une étoile au firmament du théâtre, une reine de la scène, qui vit des souverains à ses pieds et aux caprices de laquelle on ne résistait pas », a fait son entrée dans l'éternité, le 10 juillet, à l'aube, tandis que le soleil levant enveloppait d'une « clarté d'or » sa petite maison de Béthanie aux volets bleus, à la haie clairsemée de roses, dans notre petit village de Thuillières, près de Vittel, où elle avait fixé son choix. « Celui qui avait ravi son âme d'artiste, nous écrit son curé qui l'assista dans ses derniers moments, Celui qui avait captivé son cœur si généreux, la recevait dans les splendeurs d'un théâtre qui glorifie les Madeleines repenties. »

Nous sommes allés prier sur sa tombe à peine refermée, tout contre l'église qu'elle aimait tant, qu'elle avait enrichie de peintures, d'un Chemin de croix, d'une tribune et d'une statue de sainte Thérèse de Lisieux. Près de la croix de bois, un bouquet de lys. Plus tard, sur une pierre tombale seront inscrits ces mots : « *Ci-gît Eve Lavallière, née à Toulon, en 1875, décédée tertiaire franciscaine, le 10 juillet 1929* », avec cette inscription, la prière de Thaïs qu'elle a choisie : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! »

D'autres rediront ce que fut l'artiste au génie incomparable, dont la vie ne semblait point, certes, s'acheminer vers le Christ. Mais la Providence a ses secrets desseins. Comme sur le chemin de Damas, Dieu parle à son heure. La parole de Dieu, lumineuse et profonde, se fit entendre soudain, irrésistible, en mai 1917 [au moment où elle allait partir avec Lucien Guitry pour une longue tournée en Amérique]. Dieu se servit des lèvres d'un prêtre de campagne, curé de Chanceaux, en Touraine. Eve Lavallière faisait du spiritisme. Le curé lui dit : « Vous croyez au diable, puisque vous savez être entrée en communication avec lui. Méfiez-vous ! Vous pourriez vous trouver un jour en contact direct avec lui. » Et il partit. Bouleversée, subitement illuminée, l'artiste de s'écrier à sa fidèle compagne Léona — que nous avons revue à Thuillières — : « Si le diable existe, le bon Dieu aussi. Alors, qu'est-ce que je fais ? quelle est ma vie ? » Pour la première fois, Dieu se révélait à son esprit et à son cœur. Elle pourra dire plus tard à Robert de